

L'ANCIEN GUIGNOL

Journal Hebdomadaire, Politique, Satirique, Littéraire et Illustré

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

A LYON

44, Place de la République, 44

(Boîte dans l'allée)

VENTE EN GROS

1, RUE DE JUSSIEU, 1

et chez tous les Libraires et Marchands de Journaux

Les ANNONCES sont reçues

A l'Agence de Publicité V. FOURNIER

14, rue Confort.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme



Rédacteur en Chef:

GEORGES LETELLIER

ABONNEMENTS

	Six mois	Un an
France.....	5 fr.	10 fr.
Etranger, port en sus		

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

NOS SURPRISES



Nantie de ma carte — qu'est ce que je dis? — de mon bulletin, je me suis rendu dans les bureaux de l'Ancien Guignol. J'y ai rencontré le gérant, un petit jeune homme très chic, qui répond au nom de Gustave — Le mauvais sujet — et je lui ai demandé: « Eh bien et c'te surprise? » — « Madame, m'a-t-il répondu: « c'est un baiser. »

Pour acquit:

CHARLOTTE VADROUILLESKA.
dame de qualité, rue Confort, au 2^o.

Je soussigné, Lamy Stenflute, déclare m'être rendu dans les bureaux de l'Ancien Guignol, en vertu d'un poulet inséré dans mon journal et avoir reçu en échange un superbe dinde, aussi gras que moi.

LAMY STENFLUTE.

C'est toute humide de reconnaissance que je remercie les rédacteurs de l'Ancien Guignol, parce qu'il suffit d'acheter leur canard le trois sous pour gagner une oie de dix francs.

MÉLANIE MIGNOND.
avenue de Saxe.

Je reconnais m'être présente sous bulletin de convocation, dans les bureaux de l'Ancien Guignol, j'ai remporté une veste.

Je tiens à constater que le généreux journal ne vous renvoie jamais à vide.

JULES FAIBLETIN.

(Un confrère lyonnais parle de nous attaquer en contre-façon... Ça serait mal, confrère), faites pas ça... que dirait l'Avenir?

FANTASIO.

VIN A PORTE-POT

Y a pas que des piqueurs d'onces, y a aussi ceusses-là qu'on a apinché l'autre jour. N'en vela qui nous déjà pas tant couennes; ils avions trouvé le moyen de faire de collagnes avé comme qui dirait des gabelous. Ces voleurs de négociants y z'allions trouver les employés que crachent point sus la vinasse, pour leur z'y offrir des pots de vin. — Des pots de vin, nom d'un rat, que Gnafron n'auront jamais voulu pour arroser son cognolon.

Y s'est trouvé un gène qu'a pas mordu à l'hameçon; un pur, quoi, qu'a pas voulu se sansouiller dans ces z'histoires, ni se petafiner dans ces équevilles d'octroi, il a bajaffé et l'on a mis le grappin sus les voleurs. Ça a bien dû les ébornifier, eux autres, que se sont toujours cogné à des mamis complaisants, qui fermions les œils pour mieux ouvrir les doigts. Vrai de vrai, c'est un philomène, ce factionnaire honnête, qui

se pique pas le nez dans des pots de vin un peu conséquents. Quand il aura fait sa crevaion, je demande qu'on l'empaile et qu'on le plante franc, sur un pied de stalle, en face ce grand monument de voleries, de tromperies, de duperies et de menteries: la Bourse.

Tous les ans, on y ferait une chenuse fête, on l'illuminerait avé les vessies que les actionnaires y prenions pour des lanternes, on y manigancerait de salutances, on y torcherait de politesses et de révérences à gémufatoires.

Mais on serait libre d'y dire tous bas, dans le che-lu de sa conscience: Oh que t'as donc été gros bête, non, c'est pas permis d'être bugné à ce point là!

Les plus à plaindre c'est ces négociants, des notables p't-être, bien considérés, gens très croyables, très estimables, qu'on saluait plus que moi, pour sûr.

Bon! v'la qu'un malotru fait peter c'te renommée; histoire de prouver qu'il entend pas transformer sa suspente écrivatoire en comptoir avé cette enseigne: « Vin à porte-pôt. » C'est y guieu possible! qu'on soye tant borniclasse. Mais ça se fait tout les jours ces manigancages-la. A quoi qui serviront, les octrois, si on barbotte plus. Voyons, honnête m'sieu machin, rebriquez-voir?

Y a des gènes que veulent le supprimer par des pétionnements, c't'employé s'y prend d'une manière moins panosse. Y fait voir qu'y a des fissures par où passent les escallins des pauvres cavets.

Ah! misère, si on touche irrévérencieusement aux grands filous: où que vons-je? Les assises de la société qui sont comme qui dirait la banquette du monde, seront plus ébranlées que mon battant, — quand j'ai de l'ovrage.

Des voleurs qui sont des m'sieurs, que méritent l'ébarliaudement de ceux qui n'ont une ouche pleine chez le mitron, des voleurs qui ..

Là, sans tatillonner, je finis par vitrer que nous sont dans un patrigot plein de saloperies à y laisser nos grolles, — si on n'amène pas le bachut de sauvetage.

JEAN GUIGNOL.

Les Plumes Totoriennes

J'ai fâché les totoriens — ou plutôt je les ai ravis. J'ai parlé des deux bonapartistes que compte Lyon: Jules Spigier et Louis Querlon. Ces deux petits enfants m'envoient une lettre de deux pages me mettant au défi de les publier. Ah! je vous vois venir, mes gaillards, vous grillez de lire votre prose dans le Guignol.

Eh! bien soyez satisfaits, z'enfants, vos deux lettres se répétant — j'en choisis une, celle de Louis Querlon, secrétaire. Je prie le compositeur de n'en pas altérer le texte.

Lyon, 3 décembre 1884.

A la tête de bois qui se signe: GNAFRON.

Cher PANTIN,

Je viens vous répondre qu'il n'y a pas que deux impérialistes (jeunes) à Lyon, la jeunesse impérialiste Victoriste est plus nombreuse que vous ne le pensez. En fait de drapal vous m'avez l'air d'un pauvre ignorant, car pour moi le drapeau d'Austerlitz et de Sébastopol, ne fait qu'un, étant par cela même le drapeau des Napoléons, qui ne l'ont jamais changé. QUAND au drapeau de Sedan ce sont les Orléano-Républicains qui l'ont traîné dans la boue et non l'Empire ni l'Empereur que vous calomniez tant, et qui, sans Trochu le Traître et Gambetta le pourri, serait encore aujourd'hui Empereur des Français, ou au moins son fils que la République a fait assassiner. Je vous prie de vouloir bien aussi m'envoyer le biberon dont vous parlez, et je vous RENVERRAI à mon tour un petit pain cuit au soleil, portrait frappant de la République, qui, comme un animal venimeux, encombre le milieu d'une route et que la botte éperonnée d'un jeune Bonaparte, rejetera au milieu d'excréments d'où elle était sortie.

Je vous mets au défi de publier ma lettre mot par mot dans votre imbécile et ridicule journal, qui ne peut me servir à autre chose qu'après avoir bien diné à aller à un endroit inconnu.

Tête de Bois, dite Gnafron veuillez recevoir mes remerciements pour votre intéressant article qui m'a bien fait rire ainsi que mes amis.

Surtout, cher petit Pantin, n'oubliez pas le biberon, et moi je N'OUBLIERAIS pas mon pain cuit au soleil.

A la prochaine occasion tête de bois sans cerelle, veuillez donc nous faire connaître votre agréable personne, et nous dire quel est celui qui en tient la ficelle.

A bientôt mon petit Gnafron et surtout ne faites pas de bêtises.



L. QUERLON.
Secrétaire de la jeunesse Impérialiste Victoriste de Lyon.

Jeune Querlon (Louis), vous semblez aussi ferré sur l'orthographe que votre prince aux longues oreilles. Je passe l'éponge sur votre style, sur la République qui ressemble à un pain cuit au soleil parce que elle est le portrait d'un animal venimeux qui barre la route. Mais laissez-moi vous dire petit qu'on n'écrit pas quand au avec un d, ni je vous renverrez avec es mais avec ai: c'est la première personne du futur. « Et moi je n'oublierai pas! » c'est encore au futur, vous mettez un s, malheureux comme si c'était au conditionnel, c'est sans doute parce que tu es le plus lettré, mon petiot, que tes petits camarades t'ont nommé secrétaire. Cependant il est bien utile d'étudier la grammaire; veux tu un exemple. Tu lis Cassagnac, ne le nie pas, à ta façon d'insulter, je reconnais tes auteurs. Un jour Victor Noir, ce grand garçon qu'un Bonaparte assassina, écrivit à Cassagnac une lettre de provocation, elle était émaillée des mêmes partaques que ta lettre. Cassagnac répondit:

« Monsieur,

Comme offensé j'ai le choix des armes! je choisis l'orthographe: vous êtes un homme mort. »

Louis Querlon, ô gloire de l'empire futur, ô secrétaire des victoristes de Lyon, je ne suis point si cruel et souhaite que tu vives. Puis, en ma qualité de cordonnier, les vers ne me déplaisent pas, vois-tu.

Cependant, un conseil, mon bébé, avant de briguer un certificat de bonapartisme tâche de montrer ton certificat d'études.

GNAFRON.


CARNET de MADESON
LES SAISONS & LES HOMMES

FRAGMENTS DE L'HIVER

*A gros flocons la neige tombe,
Le pauvre au logis est rentré
Chassé par la faim et la trombe,
Sans force il soupire, atterré !
La mère sur son sein qui tremble,
Pressant son enfant demi mort
De froid, de faim, ainsi ressemble
Au condamné sûr de son sort...*

*Rien ! dit l'homme, et partout les portes
Closes sur nous avec dédain ;
Mes bras devenus lettres mortes
Ne t'apporteront plus de pain ;
Il gèle, et de notre mansarde
Demain nous serons expulsés,
Mais déjà la mort nous regarde,
Demain nous serons trépassés !*

*Pourquoi femme t'avoir liée,
A ma vie un jour de printemps ?
La misère était oubliée,
Je t'aimais et j'avais vingt ans !
Je ne croyais point que sur terre
L'homme était né pour tant souffrir ;
Qu'il devait vivre de misère,
De misère il devait mourir...*

*J'ai pourtant jeté la semence
De pain blanc, je n'eus que du noir,
Des grands j'ai fleuri l'existence,
Et je n'eus que du désespoir.
J'ai fait surgir l'abri splendide
Dont le fronton s'élève au ciel,
Je n'ai qu'un galetas sordide
Et l'on m'en chasse sans appel !*

*Que faire, ô famille affamée
Mendier du pain ou mourir...
Ma main fiévreuse et désarmée
Ne peut rien pour te secourir.*

*Si demain la mort nous convie
Ne regrettons point l'abandon
Que nous faisons de cette vie,
Nos vengeurs seront sans pardon !*

J. RAYER.

PARTANT POUR LA SYRIE

Louis, frère de Totor, va partir pour la Syrie, sur l'air de la reine Hortense. Car il faut vous faire savoir que Louis-Napoléon vient de terminer son volontariat.

Ce voyage n'a pas pour but d'apprendre au jeune prince pourquoi les Egyptiens faisaient des cocottes sur les obélis-

FEUILLETON DE L'ANCIEN GUIGNOL

L'AMPHITHÉÂTRE

(Scènes de la mort privée)

1^{er} cadavre. — Ciel... mon pied..., on m'a pris mon pied — qui est-ce qui a vu mon pied ?

2^{me} cadavre. — Bon Dieu ! voisin, ne criez pas si fort, c'est inconvenant ; — votre pied !... a-t-on jamais vu un aussi naïf : réclamer son pied ! c'est comme si un aveugle demandait ses lunettes... et tenez, votre pied, ce petit carabin blond là-bas est justement en train de le disséquer.

1^{er} cadavre. — Le disséquer... Je suffoque !... mais c'est révoltant : de quel droit ce paltoquet entre-t-il ainsi dans mes oignons privés ?

2^{me} cadavre. — Là, là, ne vous emportez pas, ce sont de petites manières d'outre tombe qu'il faut se risquer à subir : le code mortuaire manque absolument d'article II — moi qui vous parle, cher monsieur, il ne me reste plus que le tronc, et encore il est hypothéqué !

Un étudiant achevant la dissection d'une tête — avec satisfaction : — ouf ! voilà mon crâne fini, il est gentil, hein !... Tiens, une idée, je le peindrai en bleu et j'en ferai un pot à tabac, ce sera original : quelle bonne blague humaine ! — oui, je scierai le vertex : ça fera le couvercle.

2^{me} étudiant. — Veinard ! tu as toujours des sujets idéals, toi ; je suis bien fâché d'avoir entamé cette jambe, elle manque d'intérêt, point de galbe, et tu sais, je suis un puriste en plastique. — A propos de plastique, tu as vu Roméo, que dis-tu du page ?

1^{er} étudiant. — Eh ! mais, c'est une page que j'aimerais assez à feuilleter.

Un cadavre austère. — P...ppolisson !

ques, ni pourquoi, en politique, Jérôme, son papa, a pu d'un rapport avec les eunuques ; non, on veut soustraire Louis à l'influence de Victor.

C'est toujours l'histoire du bon et du mauvais frère. Il y a Louis-Abel (rien d'Eluini) et Victor-Caïn.

Pendant que le Napoléon ira du côté des Pyramides, où la tombe de Kléber raconte la lâcheté de Bonaparte, le papa godaillera à Paris. On parle d'un gueuleton qui aurait lieu le Dix Décembre au lac Saint-Fargeau. On boirait à l'étrangement de la République. Puis on distribuerait aux invités un manifeste — non signé — du prince Jérôme.

Après un repas copieux, a dit P-on-Plon, ayons toujours du papier dans nos poches, car on ne sait pas ce qui peut arriver.

CADET.

NOS ARTISTES

M. QUEYREL.



Il était grand chasseur devant l'Éternel. — En bottes grossières, en veston de velours, la canassière au côté, il aimait vagabonder par les plaines et les bois à la recherche des lièvres et des fluxions des poitrines. Il lui fallait respirer l'odeur des poudres pacifiques, et suivre dans les taillis que l'automne empourpre et que poudre l'hiver, la vision de Diane, l'amante à la tunique courte, porta t pour diadème un croissant dans les cheveux.

Cependant sa voix se dessinait, voix de Provence capiteuse et chaude. Devait-il l'exposer aux enrouements irrémédiables, aux rhumes qui ne se guérissent point ; avait-il le droit de commettre un meurtre sur sa gorge ?

Si du moins, disait-il, je pouvais encore pêcher à la ligne. Car, il avait toutes les belles passions des âmes neuves celle de la chasse qui enivre et celle de la pêche qui calme. Vous, qui savez les émotions du bouchon flottant, seuls, vous pourriez comprendre quel tempête grondait sous son crâne le jour où l'art lui ordonna de briser son jonc.

Il n'hésita point cependant ; au pied de l'autel d'Euterpe il déposa sa ligne et son Lefauchoux.

Le sort en était jeté ; aux détonations de la poudre allaient succéder les sonorités des cuivres et aux asticots rouges des terres grasses, les vers de mirliton de M. Jules Barbier.

Ayant renoncé aux plaisirs des champs, à leurs pompes et à leurs œuvres, il se présenta devant le jury d'admission du conservatoire de Marseille. Encore en deuil de ses distractions favorites, il chanta la *Juive*, d'une voix non moins grave que sa détermination ; le jury étonné, à l'unanimité, l'admit. Le néophyte avait seize ans.

Les premiers jours, il souffrit horriblement, il n'était point fait, croyait-il, pour vivre dans l'atmosphère viciée des salles

Chœur de vers, sur une cheville rongée. — Frère Alexandrin, ne vois-tu rien à l'horizon !

Alexandrin, monté sur un tibia décharné. — Mes frères, aux environs de la rotule prochaine, j'aperçois un terrain fertile et inhabité...

Le chœur des vers. — Fuyons alors cette cheville trop maigre ; le carême est passé, dirigeons-nous vers cette rotule de Cocagne, nous ferons gras.

Alexandrin, avec enthousiasme. — Oh ! oui, très gras, gras... double !

Le chœur des vers, avec indignation. — Alexandrin sans pudeur, vous aurez deux pieds supprimés et vous serez privés de dessert, pendant huit cadavres, en punition de calembour cynique : au second que vous commettrez, nous vous exilons dans une tragédie de M. Ponsard (*L'horreur se peint à la surface d'Alexandrin*).

(A ce moment, deux rayons de soleil, un blanc et un jaune s'arrêtent au vitrage de l'amphithéâtre).

Le rayon jaune. — Entre donc, tu me présenteras.

Le rayon blanc. — Entre toi-même, je n'ose pas.

Le rayon jaune. — Poltron, va (*il pénètre à l'intérieur*) — avec épouvante — Ah ! (*il s'éclipse*).

Le rayon blanc. — Qu'est-ce qui lui prend ? Entrons voir (*il se glisse par une fissure et tombe asphyxié dans les narines d'un cadavre ouvert*).

Le gardien de l'amphithéâtre avec mélancolie. — Dieu que les affaires vont mal. Une huitaine de tables vides. Quelle disette de cadavres : — voilà l'été, la morte saison. Oh ! tout n'est pas rose dans la profession de gardien, elle a aussi ses revers.

Un cadavre féminin. — Il faut que je demande à changer de voisins, ceux-ci sont infects, — quelles formes !... ignoble ! ignoble ! — Décidément l'Apollon du Belvédère n'a pas fait école.

Un cadavre masculin. — Il faut que je demande à changer de voisins, — quelles formes !... ignoble ! ignoble ! ce n'est pas

de spectacle, combien, à l'air sévère et doux à la fois, de son professeur Bénédicte, il eut préféré l'air pur des vastes plaines.

Entrer au théâtre, c'était s'astreindre à des règles précises, c'était s'obliger à régler sa vie comme un papier à musique. Il en mesura toutes les portées : le repas à heure fixe, les mets conventionnels, les chaînes d'or qui attachent au rivage, le cache-nez obligatoire montant jusqu'au bout du nez. Ces alternatives l'effrayaient, mais Abraham fit un sacrifice plus grand pour être agréable au Seigneur. Ce fut Lille qui vit le début de notre célèbre basse.

Si nous nous souvenons bien, ce début fit du bruit ; le public grincheux ayant refusé la première basse, d'emblée, M. Queyrel fut acclamé à sa place, mais heureusement il ne connaissait pas le répertoire. Il alla l'apprendre à Paris. Sur de lui-même, il partit pour Pau. Mais — ô Scarron — nouvelle aventure. De toute la troupe, il fut le seul accepté accepté, le directeur mit la clef sur la porte, voilà notre basse sans impresario. Il s'en fut du coup à Bayonne ou, enfin, il trouva le succès que méritaient son talent et sa renonciation aux matériels bonheur de la terre.

Un chanteur répète l'autre, avec des alternatives diverses de bonheur et de succès. Ces portraits ne servent point à l'histoire du théâtre ; je viens donc, pour chacun, abréger leur marche dans « leur rêve étoilé ».

M. Queyrel, séduit M. Achard, et le voilà s'essayant dans le grand-opéra. Le public distingué suivait curieusement la conversion — certes, plus agréable que celle du cinq pour cent — elle tourna à l'honneur de l'artiste. Mais il est dit que les braves en France portent très loin. Un succès éveille l'attention de l'étranger. M. Queyrel tenta le directeur de la Monnaie, d'autant mieux que M. Faure s'émerveillait de cette voix chaude et vibrante aux notes profondes. Deux ans de travail encore et l'artiste est accompli.

Il chanta, en français, *Aida* aux Italiens. Le succès fut maigre, mais un journal mondain écrivit : « Si tous les rôles eussent été tenus comme celui de M. Queyrel le public serait venu en foule. »

On vit son nom sur l'affiche à Marseille, à Milan, à Toulouse, et enfin, en 1881, sous la direction Campocasso il débuta à Lyon, à côté de MM. Salomon et Seguin et de M. le Baux. On se souvient comme il y fut accueilli ; Lyon, dès le premier jour, l'adopta ; c'est dire qu'il nous séduisit. Ce ne fut pas là l'effet d'un emballement puisque l'admission dura encore.

Nous fûmes sevrés de musique. Une année entière le grand art fut exilé, un éléphant remplaça Meyerbeer sur notre première scène lyrique. Pendant cet interrègne, M. Queyrel chanta à la Scala de Milan.

Il est revenu. Nous goûtons plus que jamais sa voix splendide, aux notes graves, d'un creux parfait jusqu'au mi, modulant, avec une excessive pureté, les notes élevés jusqu'au sol.

Il a le respect des maîtres : il dit la musique comme elle est écrite, estimant qu'il n'est que l'humble prêtre chantant la gloire des dieux, ainsi, en ce moment, il s'étudie à vaincre les difficultés semées à profusion dans *Sigurd* : il y parviendra. Si vous en doutez, prenez rendez-vous pour la première qui est proche.

L'homme privé est populaire : on le voit de près fort souvent à la ville : il est de toutes les fêtes de bienfaisance. Il donne aux pauvres l'or de sa voix. Il fait la cha-se à la misère : c'est la seule qu'il puisse encore se permettre.

Octave LABESGUE.

Prochainement les biographies de M^{lle} Leslino et de M^{lle} Jacob.

une femme, c'est un jeu d'osselets... — les peintres ont de riches imaginations pour brosser des Vénus avec les modèles modernes.

Un ver galant. — Vous êtes dur, jeune homme, vous jugez trop promptement madame sur ses apparences.

Le cadavre féminin. — Mais, je ne me trompe pas, c'est bien ce petit gommeux d'Anatole que j'ai mis sur la paille... Oh ! comme on se retrouve !

Le cadavre masculin. — Est-ce une illusion, — bast, la mort n'en laisse pas — c'est cette Amanda qui m'a mis sur la paille, en dévorant le foin de mes bottes.

Le cadavre féminin. — Tu étais du repas, mon petit. (*On change de tables*).

Chœur de dolles mal lavées. — Les gouttelettes de sang tombent, tombent, tombent sans émouvoir mes froides entrailles, — ces cadavres sont ridiculement sensibles avec leurs larmes rouges — notre marbre est éternellement humide ; de l'eau, encore de l'eau.

1^{er} cadavre. — Aie, au secours, on m'enfoncé un scalpel dans l'œil.

Un larynx d'humour. — Silence, silence ?

2^{me} cadavre. — Est-il agaçant, cet animal avec son œil, tout à l'heure c'était son pied... — on ne peut pas se putréfier en paix avec de tels braillards.

Un cadavre revenu des choses de l'autre monde. — O rotule fallacieuse, rotule décevante ! — rien à ronger sur ce genou lisse et luisant — frères, retournons au mollet suave ment corrompu qui nous a vu naître.

Le doyen des vers. — La découverte d'Alexandrin n'était qu'un leurre, punissons-le.

Le chœur des vers. — Oui, oui, vingince, vingince !

Le larynx d'huissier. — Silence ! silence !

Le doyen des vers. — Supprimons les deux pieds qui lui restent.

Alexandrin. — Vieillard cruel, m'en couper ras dis !

Le chœur des vers. — Encore !... C'en est trop... pas de grâce... mangeons-le !

Scène de carnage !... — Cliquetis de tibias à la cantonade.

EMILE ORY.



LA JUSTICE GRATUITE

« C'est un spectacle qui porte en lui son enseignement que celui de l'universelle malédiction qui, du fond des temps jusqu'à nos jours, dénonce aux indignations de la conscience publique notre vieux formalisme judiciaire. » Qui parle de la justice avec une telle sévérité ? Un juge. Il est vrai que ces paroles n'ont pu être prononcées publiquement, selon l'intention de leur auteur, dans l'asile même de la justice. La discipline a fermé la bouche à l'avocat-général Vergoin.

Mais ce discours qui fût passé presque inaperçu, peut-être, au milieu de tant d'autres, pendant la rentrée des cours, sera lu, commenté, pour avoir été interdit. On saura ainsi ce que redoute la magistrature française; on saura qu'inféodée à la routine, elle ne souffre pas qu'un sang jeune lui soit infusé; qu'elle veut être la machine brutale, aveugle, aux soits infusés; qu'elle résiste au courant démocratique et tient pour dangereux celui qui ose, à la fois, lui demander moins de lenteur au travail et moins d'apreté au gain.

La justice gratuite. Voilà cette réforme qui semble une hérésie, voilà cette monstruosité dont l'énoncé seul a fait s'indigner les Legris et bondir les Martin-Feuillée.

Quoi! on pourrait sans bourse délier régler les différends devant des juges! Comme les poids publics, la balance légale pèserait le pour et le contre! Un verdict ne coûterait rien! Une victime rentrerait dans son droit sans payer les huissiers, les avoués, et des décimes et des demi-décimes! Pour obtenir gain de cause, un pauvre diable ne serait pas contraint de se ruiner! Et la fable de l'*Huitre et les Plaideurs* cesserait d'être vraie!

Est-ce que ces choses-là sont possibles? la justice ne se vendant plus: utopie. Mais si la justice était gratuite, avec quoi les gouvernements achèteraient-ils les juges?

Cependant, tant qu'il en sera autrement, la justice ne sera plus qu'une ironie, un privilège, un objet de luxe. Pour se faire rendre justice, il faut en avoir le moyen. Etre dans son droit c'est très beau: mais à la condition d'avoir de l'argent dans sa poche.

On a toutes les raisons du monde, le juge l'accorde; mais le nécessaire, c'est la provision. Le magistrat en son cabinet déclare que votre droit est absolu, mais il déclare aussi qu'il faut passer chez l'avoué et que ça coûte quelques billets de banque.

Si vous êtes lésé, poursuivez; seulement, si vous poursuivez, payez. Ce qui revient à dire: si vous n'avez pas le sou, restez tranquille.

Il y a l'assistance judiciaire. — Oui, on peut, à l'occasion, mendier une heure de justice, comme on mendie un morceau de pain; ce n'est qu'un peu plus humiliant. Puis, c'est plus long, et on ne réussit pas toujours. Ceux qui ne connaissent rien aux rouages en sont souvent dupes. Les demandes à l'effet d'obtenir l'assistance restent toujours un mois sans réponse; avec les gueux on ne se hâte pas.

Du reste, dans la procédure, on ne se hâte jamais.

En 1851, le président Chardon disait: « la justice est devenue longue, inabordable, ruineuse, et les doléances semblables à celles qu'on faisait entendre sous l'ancien régime s'élèvent de toutes parts. »

M. Lanfranc de Panthou, avocat général, ému aussi de ces lenteurs, s'exprimait d'une façon plus énergique encore: « C'est à se demander si la procédure française n'a pas été plutôt organisée dans l'intérêt des officiers ministériels et surtout du fisc, qu'en vue de ceux qui ont le malheur de ne pouvoir régler leurs affaires personnelles sans intervention de la justice. »

Le jour où la justice sera gratuite, elle sera rapide, car, de l'aveu même des magistrats, sa lenteur n'a pas d'autre but que d'enrichir les officiers ministériels et le fisc. Une armée de papperassiers légaux vit des turpitudes sociales, prolonge les scandales et tire son pain de nos désespoir et de nos pleurs.

On a interdit à l'avocat général Vergoin de jeter le cri d'alarme. Il portait juste et loin; il répondait à l'opinion publique, et, moins les marchands de papier timbré et noirci, tous l'auraient applaudi s'il avait pu dire: « Il faut que la justice n'ait qu'un seul niveau, qu'elle ne soit plus placée à la fois au-dessus du pauvre et au-dessous du riche. » On l'aurait applaudi, comme on a applaudi Loyseau, il y a plusieurs siècles, lorsqu'il s'écria: « S'il est vrai que l'une des plus grandes afflictions de ce monde soit un procès, il s'en suit que l'une des plus grandes charités c'est d'empêcher les procès ou, du moins, de les vider promptement. »

On a redouté le bruit des bravos au Palais de Justice, à Grenoble, et au Palais de Justice, à Paris, des coups de revolver en ont tenu lieu.

On a pu empêcher à M. Vergoin de dire que la justice était trop lente; mais on n'a pu empêcher à Mme Clovis Hugues de le prouver.

GEORGES LETELLIER.

DOUBLE FACE



M. le comte de Choiseul-Praslin, talon rouge dans son cercle, est bonnet rouge dans son journal. M. le comte est

Une définition qui en vaut bien une autre.

Un fils cause avec son père.

Tout à coup il lui dit:

— Papa, explique-moi donc pourquoi on dit le glaive de la justice.

Le père après avoir réfléchi:

— Parce que, quand ils les interrogent, les juges tâchent que les accusés se coupent.

Les enfants célèbres:

Le 23 février, tandis que le comte de Paris traduisait l'*Epitome historiae sacræ*, avec son précepteur M. Régnier, il entend du bruit place du Carrousel.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il.

— C'est votre grand-père qui passe des troupes en revue. L'enfant se mit à la fenêtre.

Sur ces entrefaites arrive la duchesse d'Orléans, qui lui explique qu'il s'agit d'une révolution.

— Le roi fera-t-il tirer sur le peuple? demande M. Régnier.

— Jamais! s'écrie le comte de Paris, qui, malgré son jeune âge, connaissait les traditions de sa famille. Grand-père est trop dur à la détente.

Mme de L..., après de longues luttes, est devenue la maîtresse du petit vicomte.

A partir de ce jour, mettant toutes voiles dehors, elle a affecté les airs de nos horizontales à la mode et son excéntricité frise parfois l'inconvenance.

On en parlait, hier, chez une de ses amies:

— Comment se fait-il que la pauvre femme que j'ai connue si timide et si réservée se soit livrée si facilement...

— Elle a perdu la tête.

— Mais au lieu d'affecter tant d'effronterie, elle devait, le crime consommé, cacher sa faute.

— Pas du tout. Une fois sa tête perdue, elle a cru devoir l'afficher.

Propos de banlieue:

— Tu te conduis en mauvais fils.

— Elle ne m'a jamais aimé.

— Ce n'est pas une raison pour oublier les convenances.

— Enfant, elle me battait. Une fois grand, elle m'a mis à la porte.

— Enfin, elle est ta mère...

— Comme Chicotin!

Pour copie conforme,
POLYTE.

L'AVEUGLE

Malgré le froid qu'il fait dehors,
Viens promener notre tristesse
Parmi la foule qui se presse
A travers les jardins des morts.
Allons près de notre enfant brune,
Morte si vite entre nos bras.
Sans gémir, tu lui parleras...
Songe alors qu'il nous en reste une.

Assis sur le bord du chemin
Qui nous conduit au cimetière
Le pauvre aveugle tend la main
Et parle ainsi dans sa prière:

« Entrez dans le champ du repos
« Et n'éprouvez aucune crainte
« De voir ce que la vie éteinte
« Présente à vos yeux de tombeaux.
« Les illusions, que sont-elles?
« Que sont les projets d'avenir?
« Quand le bonheur semble nous fuir,
« Place aux couronnes d'immortelles!

« Les vivants partout divisés
« Se font une guerre terrible;
« L'homme pour l'homme est une cible,
« Et les cœurs sont meurtris, brisés;
« La soif de l'or, fatale, immense,
« Pardonne à la corruption
« Son œuvre de destruction
« Qui finit quand la mort commence.

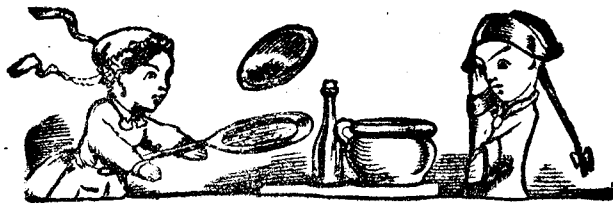
« Au soleil ardent de l'été
« Demandez ainsi qu'à la plaine
« Du blé dont la grange soit pleine
« Et le doux vin de la gaité.
« Excitez des regards d'envie,
« Aimez-vous bien pour être heureux,
« Couples d'amants, cœurs généreux
« Faites encore aimer la vie!

MARCEL.

du Jockey Club et fait la fête avec les croisés au sang bleu, qui ne ménagent point la gueuse. Mais le *Républicain de Seine-et-Marne*, son journal, défend la République et mange du pain. Les prêtres s'y nomment des « vobiscum » et des « sacs à charbon. » Mais M. de Choiseul va à la messe. Il envoie ses bénédictions aux jeunes gens qui se marient civilement, et pourtant, député en 1873, il a voté pour l'église du Sacré-Cœur.

Ces Janus ne sont pas rares au Parlement. Et c'est là le secret de nos piétinements sur place.

Pensez-vous que le châtelain Andrieux est si loin de crier: Vive, là, Leïoy, et, plus loin: Vive la Ligue?
POLYTE.



OMLETTE DU JOUR

On fait savoir aux commerçants décorés qu'ils ne doivent pas faire figurer les insignes de la Légion d'honneur sur leurs marques de fabrique.

Cet insigne étant trop souvent le gage d'une plate servitude, nous conseillons à ces personnages de remplacer la croix par un plumet.

Une Hongroise vient d'arriver à Paris, venant de Bade à pied. Elle a fait trente-trois lieues en moyenne par jour.

Et cette intrépide marcheuse est jolie — ce qui ajoute encore à la difficulté de la marche dans le pays de la galanterie.

La masse entière des métaux précieux que le Nouveau-Monde a fournis s'élève à 35 milliards de notre monnaie. L'argent équivaldrait à une sphère qui tiendrait aisément place Vendôme et l'or ne serait pas plus gros qu'un dé de 5 mètres de côté.

Que de larmes pour cette misère!

SERMENT

Supposez un dessus de boîtes de baptême, une image de confiserie, un tableau de Lobrichon, une scène quelconque empruntée au monde des tout petits. Ça se passe au Luxembourg, en plein mois de juin; le jardin est en fête, des oiseaux chantent, des enfants gazouillent; c'est le rendez-vous des petits jeux de Paris, qu'en son temps Saint-Aubin rendit populaires. Un cocher de huit ans fait galoper un cheval de bonne volonté qui n'a pas trente-six mois; sur le banc de pierre où, le soir, des amoureux viendront déranger le clair de lune, des petites filles font la dinette; les architectes au bibi ron églèvent des pyramides de sable et, sans avoir encore lu Gulliver, supplément, le plus naturel, le plus du monde, à l'eau qui leur manque pour détremper leur mortier; les cerceaux tournent en équilibre; les ballons bondissent.

Ils bondissent si haut, les ballons, qu'ils s'accrochent aux arbres. Si ce gros bébé pleure toutes les larmes de son corps, c'est parce que son bailon, est là-haut, dans ce plane, voisin d'un nid de ramiers.

Petit bourgeois, vêtu d'étoffes chatoyantes, il se désespérait en vain, sans un gamin du peuple, gavroche de six ans, habitué à la dure, agile comme un écureuil. Il a gagné l'endroit, embrasé le gros arbre dans ses petits bras, et leste, nerveux, raidissant ses jarrets, sans souci de sa culotte, en quelques bonds, il a atteint les feuilles. Il saute de branche en branche, à une hauteur vertigineuse.

En bas, la bouche béante, l'enfant au ballon le regarde plein d'admiration; les femmes le suivent des yeux, saisies d'effroi, poussant des cris d'épouvante: « Ah! mon Dieu! que c'est donc imprudent! Si il allait tomber! »

Il monte toujours; il touche le ballon. Tout à coup, au pied de l'arbre, qu'aperçoit-il, terrible? L'autorité! M. le garde du Luxembourg. A voir l'or des épaulettes, l'épée et les moustaches il se juge perdu. Descendre, c'est tomber dans les mains de son ennemi, être traîné en poste, aller en prison. Eh! bien, il ne descendra pas, voilà tout. « Veux-tu bien descendre! » lui crie le garde. Le gamin, pour toute réponse, cherche une branche solide et se couche dessus.

Cet enfant avait plus de résolution que bien des hommes: à la nuit tombante, il n'avait pas bougé: on allait fermer le jardin, on ne pouvait l'abandonner la nuit, dans son installation aérienne.

Les gardes s'étaient rassemblés, guettant leur proie, d'heure en heure, le petit délinquant voyait son crime atteindre des proportions fantastiques. Des passants furent pris de pitié. M. Berlioz, petit-neveu de l'auteur de la *Damnation de Faust*, et sa jeune femme intercédèrent. M. Berlioz parlementa. « Messieurs, dit-il aux gardes, je persuaderai à l'enfant de descendre si vous voulez me promettre de ne le point arrêter. » Le gardien chef consentit. Si l'en

fant descendait, il le mettrait en liberté. Sûr de son pardon l'enfant descendit. Mais il avait à peine touché le sol que les gardiens s'emparèrent de lui et l'emmenèrent au poste. « Lâches ! » cria M. Bertioz.

Outrages aux agents. Procès-verbal fut dressé. M. Bertioz a été traîné en justice. Disons-le tout de suite, tout invraisemblable que cela doit paraître, il a été acquitté.

Cette historiette est amusante, arrivant au 2 décembre. Elle vaut tous les contes bleus de nos mères, à cause de sa morale. Perrault aurait commencé en disant : « Il était une fois », mais il aurait terminé ainsi : que ceci vous apprenne à vous méfier des serments ».

Le peuple, comme ce gamin, crut, en 51, au serment d'un homme galonné ayant épée et chapeau à claques. Résultat : le 2 décembre. Il crut, au 4 septembre, à une poignée d'aventuriers siégeant à l'Hôtel de Ville. Résultat : le 24 mai. Sa confiance en ces promesses lui valut l'exil, la prison, la mort.

Lui est toujours Gros Jean comme devant. Aux déchirures qu'il a faites à sa blouse en allant décrocher le ballon du fils, s'ajoutent les trous qu'ont fait à sa peau les balles tirées par le père.

Tranquilles, encore en fonction, n'ayant changé que de tunique et portant cinq galons au lieu de trois, les gardiens promènent toujours, dans les jardins qui sont à lui, leur obésité bien payée.

Cette naïveté est-elle indéfinissable ? ô peuple, ô gamin généreux, croiras-tu toujours à ce piège grossier qu'on appelle un serment.

OCTAVE LEBESGUE.

CHRONIQUE DU POULAILLIER

GRAND-THÉÂTRE

Au courant de la saison dernière nous avons eu une reprise de *Rigoletto*, mais l'interprétation fut si mauvaise que la première représentation fut aussi la dernière et les décorations descendirent le lendemain au magasin de réserve.

Cette année il n'en a pas été de même ; aussi peut-on espérer qu'avec un bon ensemble, l'opéra de Verdi fournira une plus longue carrière.

À côté de MM. Lamarche et Bérardi que nous connaissons dans ces rôles, apparaissait Mlle de Vère qui faisait son premier début dans *Gilda*. La jeune artiste qui nous

vient d'Italie, a produit une excellente impression. La voix est facile et d'un timbre agréable ; elle vocalise avec une grande justesse, ce qui manquait complètement à notre chanteuse de l'année dernière. La prononciation se ressent bien un peu de sa nationalité étrangère, mais en somme, ce sera un excellent sujet qui complètera parfaitement notre bonne troupe d'opéra.

Son deuxième début, dans *Guillaume Tell*, et, du reste, confirmé le bon effet du premier, de sorte que le troisième n'est plus qu'une simple formalité ; l'acceptation de Mlle de Vère étant dès aujourd'hui, une chose certaine.

Dimanche soir, une surprise était réservée aux spectateurs venus au Grand-Théâtre pour entendre la *Favorite*.

L'heure passait et le public commençait à s'impatienter lorsque le régisseur vient annoncer que M. Massart s'étant trouvé indisposé, M. Degenne veut bien chanter à sa place le rôle de Fernand.

À part quelques absences de mémoire bien naturelles, il y avait cinq ans que M. Degenne n'avait pas chanté la *Favorite*, tout a été pour le mieux dans le meilleur des mondes ; le public n'a chanté à fort applaudi et rappelé le ténor, et la direction a encaissé la recette qui, ce soir là, était fort respectable.

On s'occupe actuellement, au grand-Théâtre, des répétitions de *L'Étoile du Nord* et de *Sigurd*. Dans quelques jours, nous aurons les deux premières représentations dont nous pouvons dès aujourd'hui prédire le succès.

CÉLESTINS

Après la *Boule*, les Célestins ont repris cette semaine les *Faux Bonshommes*. L'interprétation confiée à nos meilleurs artistes, n'a pas semblé produire un bon effet, et le public était déjà peu nombreux à la deuxième représentation.

C'est que cette étude de caractère, qui paraît un peu vieille, demande une autre interprétation qu'une joyeuse farce de Labi he ou autres ; or, seul le côté comique était vraiment bien avec MM. Beillard, Demey, Fort, Hultinger et aussi le jeune Collard qui a fait quelque progrès ces derniers temps.

Mais quand bien même chaque côté serait tenu à la perfection, je doute que la comédie de Bardière n'obtienne beaucoup de succès. Du reste, elle va céder la place à la revue *Perrache-Brotteaux*, dont je parlerai dans ma prochaine chronique.

CIRQUE BELLECOUR

Tous les soirs, à 8 heures, brillante représentation. Grand succès des deux Augustes de l'hypodrome de Paris, ainsi que des clowns Martini et Lebel.

CIRQUE RANCY (avenue de Saxe)

Tous les soirs, à 8 heures, grande fête équestre. Les jeudis et dimanches, représentation supplémentaire à 3 heures après-midi : la salle sera éclairée au gaz et toutes les attractions y prendront part.

CIRQUE PLÈGE (cours du Midi, côté Rhône)

Tous les soirs, à 8 heures, représentation par la troupe équestre.

Les dimanches et jeudis, deux grandes représentations.

THÉÂTRE-GUIGNOL (du passage de l'Argue)

Tous les soirs, à 8 heures, représentation variée terminée par la parodie des *Dragons de Villars*.

THÉÂTRE-GUIGNOL (de la rue Port-du-Temple)

Tous les soirs, à 8 heures, représentation variée terminée par la parodie des *Dragons de Villars*.

POLYTE DU PLATEAU.

As-tu vu Lambert ?

En je ne sais quelle année, un 15 août, tout Paris s'adressa cette question, et ce cri inepte comme une trainée de poudre s'alluma pour le plus grand étonnement de la foule.

Savez-vous que ce cri peut devenir lyonnais ? C'est la réponse obligée à bien des questions.

Tu as envie de bien déjeuner — as-tu vu Lambert ? Tu veux dépenser peu quand même. — As-tu vu Lambert ?

Tu tiens à être bien servi, à manger propre et à voir clair — as-tu vu Lambert ?

Non. Vas le voir, alors.

Où ? qu'ai de l'Hôpital, 21, Cours et tâche, quand je te reverrai, ô gourmet économe, de me répondre oui, si je te demande :

— As-tu vu Lambert ?

Le Rédacteur-Gérant, FERRIEUX.

Lyon. — Imprimerie Moderne. Cours de la Liberté, 70.

LES RR. PP. PRÉMONTRES

DÉPÔT GÉNÉRAL : RONZIÈRE et C^{ie}, droguistes, 12, Rue Lupin, Lyon

Pharmacie du Bât-d'Argent, rue du Bât d'Argent. — Casimir, 82, avenue de Saxe, et toutes les pharmacies.

De l'Abbaye de Saint-Michel ont trouvé le moyen de guérir les par l'emploi des Dragées à base de Valériane de zinc et des principes actifs du Quinquina, préparées par BAIN, pharmacien-chimiste. PRIX : 3 francs.

Migraines
Névralgies
Névroses

LOTÉRIE TUNISIENNE

L'AGENCE V. FOURNIER, rue Confort, 14, informe le public qu'elle délivre toujours des billets partiels de cette loterie au prix de 3 fr. le cent.

Nous rappelons les avantages offerts par cette combinaison.

Le billet partiel est la centième partie du billet entier et donne droit en cas de gain, au centième du lot sorti.

Chaque centaine de billets se compose de cent numéros différents et offre, par conséquent, cent chances de gain au tirage définitif qui aura lieu le 18 décembre prochain.

On sait que ce tirage comprend : cinq gros lots de 10.000 fr., deux gros lots de 50.000 fr., quatre de 25.000 fr., dix de 10.000 fr., cent de 1.000 fr., et deux cents de 500 f.

En vente à l'Agence V. Fournier au prix de 3 fr. LES CENTS BILLETS ASSORTIS.

Envoi franco à domicile contre 4 fr. 25 le cent.

BANQUE VICTORIA

(Fondée en France en 1860)

Vente à crédit d'obligations Françaises de premier ordre. Titres placés sous le contrôle permanent du souscripteur. Paiement des intérêts et participation à tous les tirages aussitôt le quatrième versement effectué. Succursale à Lyon, 7, rue Jean-de-Tourne.

BANQUE GÉNÉRALE DE LYON

8 et 10, rue de la Bourse, 8 et 1

Société anonyme. Capital, 4,750,000 fr.

La Banque bonifie

Aux dépôts de fonds remboursables

A vue 20/0
A CINQ Jours de vue 30/0
A six mois 41/20/0
A un an et au dessus 50/0

Escompte. — Encaissement
Achat et vente de valeurs, Coupons
Renseignements, Emissions

Loterie des ARTS DÉCORATIFS

Tirage complémentaire

31 DÉCEMBRE 1884

Un gros lot de 500,000 fr.

1 gros lot de 100,000 fr., 1 gros lot de 10,000 fr.
1 gros lot de 50,000 fr., 21 lots de 1,000 fr.
2 gros lots de 25,000 fr., 10 lots de 1,000 fr.

Au total, 106 lots formant 770,000 fr. payables en argent à la Banque de France.
Avis important. — Tous les billets vendus depuis le commencement de l'émission participeront à ce tirage au même titre que les 2 603,028 billets non placés lors du présent tirage. Le billet : UN franc. — En vente chez tous les marchands de tabac. — On peut se les procurer directement par lettre adressée à M. H. AVENEL, directeur de la Loterie, au palais-de-l'Industrie, Champs-Élysées Paris.

U CHINOIS PAPIERS PEINTS

Soldes exceptionnels, défiant toute concurrence, 50 pour 100 de rabais, depuis 18 centimes le rouleau.
Rue Centrale, 11, entre l'église Saint-Nizier et la rue Dubois.

A vendre à l'amiable ensemble ou séparément

L'IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

le Journal de Loir-et-Cher

Exploités à BLOIS (Loir-et-Cher) depuis plus de 50 ans et depuis 24 ans sous la raison sociale LECESNE et C^{ie}, arrivée au terme de son expiration.

S'adresser, pour tous renseignements, à M. Lecesne, imprimeurs à Bois, rue Denis Papin, 13.

Eviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable nom

EN VENTE A L'AGENCE VICTOR FOURNIER

14, rue Confort, 14, Lyon

BILLETS DES LOTÉRIES

TUNISIENNE. Tirage 18 décembre.
ARTS DÉCORATIFS. . . Tirage 31 décembre.
LORRAINE 350.000 fr. de lots (3 tir.)
EXPOSITION de NICE 120.000 fr. de lots
ARTS INDUSTRIELS. Tirage prochain.

Prix des cinq billets assortis : 4. 50

Envoi franco à domicile contre 4. 75 en timbres ou mandat-poste